

Je suis née, il y a quarante ans exactement,

du ventre aimant et généreux de ma mère.

Je suis triplée, naturellement triplée.

Pour moi, enfant, le ventre de ma mère était LE GRAND BAZAR. De lui un jour étaient sortis : des filles et des garçons, des vraies jumelles et des faux jumeaux, des enfants à terme et un prématuré, tous mi-Corses et mi-pinzuti, et très vite la vie nous différençia encore plus lourdement, deux vivants et un mort.

Je refaisais le tri pour moi. J'étais triplée. J'avais une sœur jumelle homozygote et un frère jumeau hétérozygote. Ma sœur et moi étions à terme et en naissant avons forcé à naître mon frère qui nous avait rejointes plus tard, en cours de grossesse, sans doute vingt-huit jours après la première fécondation. Nous avons ouvert notre mère, nous sommes nés tous les trois.

J'ai mis tant de temps à naître, et finalement si peu quand on y pense, que ma sœur a souffert, manquant d'air.

Je faisais inlassablement le tri, je rangeais. Je suis vivante et mon frère l'est aussi. Notre sœur repose en terre. Je n'ai d'autres traces d'elle que celles que ma mère conserve de sa grossesse. L'image de ma sœur, je cherchais à la lire dans son ventre l'été sur la plage, j'étais sûre que j'allais y voir sa silhouette, comme l'empreinte du Christ sur le linceul.

Je n'y voyais rien que les marques d'une femme devenue mère, puis d'une femme redevenue femme, sa maternité ne se situait plus en son ventre mais en ses gestes et ses pensées.

Puis j'ai grandi, mon frère et moi nous sommes séparés autant que se séparent sœurs et frères. J'ai fait le deuil de cette enfant laissée en route. Je suis devenue adulte, et de cette naissance prolifique m'est restée une grande curiosité pour la grossesse. Voyant une femme enceinte j'aurais adoré voir dedans.

Je me suis mariée, suis devenue mère à mon tour, et le cours de ma vie m'a portée vers une expérience douloureuse. Une expérience prévisible à bien y réfléchir, une expérience qui s'était annoncée à la première puis à la deuxième grossesse, l'émergence de la violence de l'autre, de l'être follement aimé, face à ce moment mystérieux de la gestation.

Je me suis retrouvée pleine d'un enfant pas prévu. Et là, j'ai compris ce que c'était que de donner la vie sans en avoir les moyens. J'ai compris que devenir mère n'est pas donner la vie, mais ajouter une vie au monde, ajouter une vie à l'autre. L'autre s'en sentant enrichi ou s'en sentant alourdi.

J'ai vécu l'enfer sur terre durant ces mois prénants, un quotidien à la limite de la possibilité de survie. Là ma seule issue a été la curiosité, cette curiosité qui me faisait littéralement sortir les yeux de la tête, comme si je pouvais tenter de respirer par les yeux quand par ailleurs j'étais asphyxiée.

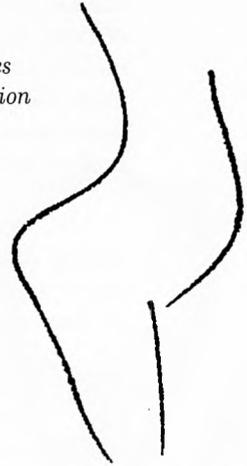
L'objet de ma curiosité, de nouveau, et invariablement a donc été cette femme gonflée qui cache ce qu'elle prépare en son sein. La femme en état de grossesse, qui montre mais qui ne dévoile pas.

L'expérience que je vivais, à ce moment précis, me semblait être un vécu ancestral, il me rapprochait, j'en étais certaine, d'un destin maternel connu depuis la nuit des temps.

Je suis tombée sur les Vénus gravides de la préhistoire, comme j'étais tombée enceinte, de manière imprévue.

J'ai visité les grottes ornées, j'ai fréquenté les musées des antiquités, je suis descendue dans des boyaux où les concrétions laissaient place à des figurations. J'avais l'impression d'entrer dans le ventre gravide de la terre, et d'en sortir re-née, en tout cas prête à donner suffisamment de vie à cet enfant en suspens. J'avais besoin d'un harnais pour descendre en ces lieux de la terre et de la pensée, je me suis inscrite en DEA de psychopathologie, auprès d'une école doctorale qui a accepté de m'assurer comme on assure en escalade. J'étais assurée par des pairs dans cette désescalade de la figure maternelle.

Dix ans après, j'aimerais partager ici quelques-unes des réflexions que m'ont inspirées ces Vénus gravides du Paléolithique.



Cravure féminine de profil de
Fronsac (Carcauzon et Delluc)
d'après J.-P. Duhard

Parmi les œuvres préhistoriques recensées en France, les représentations corporelles humaines n'apparaissent qu'au Gravettien (-29 000 à -22 000 avant notre ère).

Dès l'Aurignacien (-35 000 avant notre ère), on trouve des représentations d'organes sexuels externes féminins et masculins.

Mais c'est à la période du Magdalénien (-17 000 à -10 000 avant notre ère) que se multiplient les représentations humaines complètes, sous la forme de gravures. L'art figuratif humain naissant au Gravettien est marqué par la sculpture, sculpture de corps de femmes entiers en particulier.

Le corps féminin est surreprésenté dans cet « imagier » humain du paléolithique supérieur, ce qui a conduit à parler d'un art figuratif féminin. C'est notamment au travers de la représentation du corps de la femme que l'homme préhistorique passe des représentations humaines partielles à des représentations humaines complètes. Il passe de la partie au tout par le corps de la femme, comme si le corps humain enfin représenté entier se construisait autour d'un sexe fécondé.

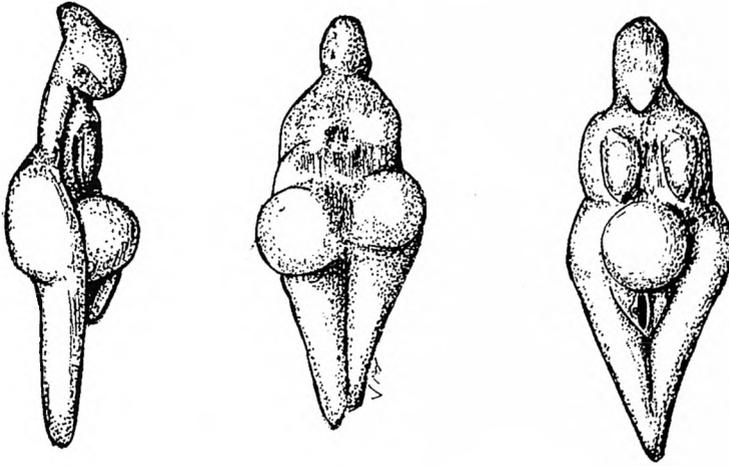
Quand on observe ce corpus de statuettes et de gravures, on est saisi par le réalisme des représentations féminines. La femme est donnée à voir dans tous ses états, très jeunes femmes ne présentant que les premiers caractères sexuels secondaires, femmes gravides, femmes parturientes. Les représentations sont si réalistes qu'un gynécologue, le D^r Jean-Pierre Duhard, auteur d'une thèse en anthropologie préhistorique, est parvenu à y lire l'histoire physiologique de ces femmes (leur âge ou leur statut au regard de la grossesse). Ce gynécologue y retrouvait ses petits dans ses lignes profondes.

Cet hyperréalisme de la représentation du corps féminin, ce souci de la représentation au plus près de l'observation, semble un indice. Un indice de la vive curiosité de l'homme préhistorique face aux états visibles et changeants de la femme.

La femme objet d'une curiosité aiguë, car l'objet de changements spectaculaires.

Au sein de l'imagier féminin du Paléolithique, l'imagier de la mère est particulièrement riche.

Les Vénus gravides sont nombreuses, obsédantes même dans ce corpus pariétal et statuaire du Gravettien et du Magdalénien.



Le losange. In Jean-Pierre Duhard

Un soin particulier est mis alors dans la représentation de l'abdomen, des seins, des fesses et de la vulve de ces femmes, les visages n'étant que suggérés.

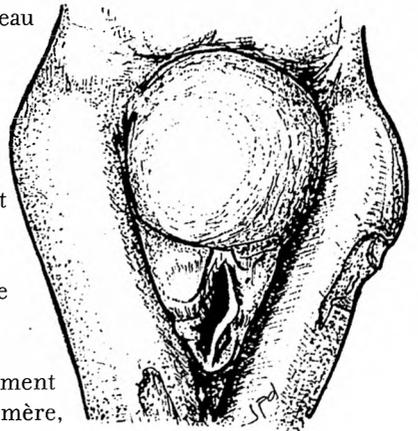
Cette femme n'est que ventre et modifications adipeuses. Ce ventre est observé et rendu avec l'entêtement d'un regard intrigué qui ne peut que tenter de décrire pour comprendre.

Décrire pour comprendre. Telle est notre hypothèse.

Cette Vénus gravide est surreprésentée dans la pierre, méthode la plus pérenne et la plus « scriptante » choisie par cet artiste, parce que cet état de gestation est temporaire et réversible, l'état de cette femme ne dit rien de son corps préexistant et de son corps à venir ; il ne dit rien de plus que l'événement qui va immédiatement lui faire suite, l'ajout d'un nouveau membre au groupe.

Et justement, nous sommes saisis par la multiplicité de la représentation des femmes parturientes, femmes gravides au sexe béant, sexe ouvert et démesuré mais ne laissant jamais voir l'enfant. Cette représentation de la femme parturiente est quasiment devenue taboue tant elle marque par son absence dans le corpus artistique ensuite et jusqu'à nos jours.

Cet homme préhistorique a saisi ce temps de la grossesse et ce temps de l'accouchement dans la pierre sans jamais associer l'enfant à la mère,



sans jamais produire cette représentation duelle de la maternité, la femme et l'enfant. À l'époque pourtant cette maternité englobant la femme et l'enfant, si elle n'existait pas dans la pierre, existait dans la terre, les femmes et nouveau-nés morts à l'accouchement étaient ensevelis ensemble.

C'est un élément tout à fait surprenant, cette mère de la préhistoire n'est pas mère, c'est une femme transformée, parfois monstrueusement transformée. Le lien n'est pas fait avec ce qui suit et avec ce qui précède, mais est représenté comme un invariant de la féminité, un invariant dont l'artiste observateur cherche le sens et la signification au travers de l'observation.

En gravant cette représentation, en la rendant pérenne, il fait un arrêt sur image qui lui permet peut-être de mieux y réfléchir, de mieux le questionner, tant cet état se caractérise par son issue, qui est la dissolution de cet état d'expansion.

La grossesse se caractérise par sa temporalité et son caractère passager, mais elle se caractérise aussi par sa stéréotypie, son évolution invariante, qui va de l'envahissement interne à la vacuité.

La grossesse surgit en un corps et le transforme, elle crée de la différence dans ce corps, mais cette différence se lit dans tous les corps de femme de la même manière (l'absence de visages de ces femmes représentées renforçant cette notion d'universalité de l'événement « grossesse »).

La grossesse porte en elle ses phases et sa finalité, elle s'installe dans le corps de la femme, y déploie ses annexes, et y prépare son terme.

C'est exactement cette caractéristique cyclique et standardisée que ce Magdalénien nous rend avec un tel réalisme.

Ce n'est pas le lien mère-enfant qui semble lui poser le plus question, mais bien le lien femme-mère, ce lien, ou ce liant qui produit de la vie dans le corps de la femme, ce lien grâce auquel un corps individuel et délimité se transforme et produit de l'autre.

Quel mystère en effet pour cet homme dès l'origine de voir un ventre produire de la vie.

Alors ce ventre il l'observe, le mesure, sa main inscrit ce que son œil perçoit, l'inscrit dans le temps (la pierre) là où la physiologie de la grossesse ne le donne à voir que pendant un temps compté.

Cette femme de la préhistoire est-elle une mère ?

Il nous semble qu'elle est plus une passeuse, une passeuse de corps vivants, dont l'espace intérieur est emprunté pour cette opération, emprunté et empreinté, puis ouvert, béant, et revient à son état antérieur.

Entre ces deux temps du corps, et ces deux états, la notion de temps participant intrinsèquement à la notion de l'état, un corps est sorti de cette femme. Ce corps naissant n'est pas représenté, c'est le corps temporaire de la femme gravide qui suscite la curiosité de cet artiste.

Mais n'est-il encore qu'un artiste à ce moment-là, n'est-il pas un préscientifique, n'est-il pas mû par une nécessité de sens, de compréhension, face à ce phénomène ?

Ce Magdalénien, et son ancêtre le Gravettien, ne sont-ils pas, lorsqu'ils représentent le corps de la femme, de très curieux esprits pressentant que de l'observation du sens va surgir, exactement comme les anatomistes qui leur succéderont, à l'origine de tous les savoirs sur le corps ?

Le Magdalénien précède immédiatement l'homme du Néolithique (-9000 à -3300 avant J.-C.), celui qui se sédentarise, car nouvellement il maîtrise l'élevage et l'agriculture. Il se sédentarise, installe ses femmes et enfants, autour d'eux il cultive les moyens de leur subsistance.

L'élevage et l'agriculture qui ne sont autre chose que la maîtrise acquise de la reproduction du vivant. La culture c'est la compréhension que la plante mature produit un fruit, qui produit le germe qui assure la reproduction de la plante. L'élevage est la domiciliation de la reproduction animale, la reproduction localisée



Montpazier. In J.-P. Duhard.

et optimisée qui avant se faisait dans un *topos* indéfini, en tout cas pas défini par l'homme.

Maîtriser la reproduction du vivant, telle est la spécificité de l'homme du Néolithique, sa principale compétence, et sa principale victoire pour sa survie.

Cette maîtrise, nous posons l'hypothèse qu'il l'a acquise de l'observation du corps gisant de la femme, de son corps prégestant et postgestant.

Cette femme en devenir de mère a suscité sa plus grande curiosité, une nécessité aiguë, urgente, de comprendre, une pulsion scientifique certainement.

Comprendre le lien « femme en état de vacuité » et « femme gravide ». Ce lien, il l'a trouvé dans la sexualité de ces femmes, et le trouvant dans la sexualité, il l'a trouvé dans l'accouplement nécessaire des sexes opposés.

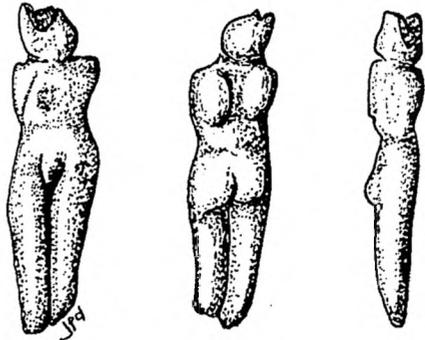
Cette femme changée, cette femme temporaire, cette femme empruntée, cette femme « possédée », est devenue mère en même temps

que lui est

devenu père.

Devenant père, il est devenu cultivateur, ensemençant la terre.

Le père serait-il né du ventre de la femme ?



Pécharieu. In J.-P. Duhard.

D'origine corse, SYLVIE VIALLEFOND exerce le métier de psychologue clinicienne en métropole.